

ORIGINALITÉ SPIRITUALISTE DES PRÊTRES PRÉHISTORIENS QUANT AUX INTERPRÉTATIONS SUR L'ART MOBILIER EN FRANCE (1864 –1950)

Fanny DEFRANCE*

Résumé

À partir de la diffusion des idées évolutionnistes, les ecclésiastiques ont eu comme souci de se positionner sur le terrain de la recherche en préhistoire, surtout dans un but apologétique de défense du dogme. Ils essayent de sauver l'interprétation littérale de la Bible avec un concordisme qui devient vite désuet. Certains sont cependant plus ouverts à l'idée de haute antiquité de l'homme (l'abbé Bourgeois et les fouilles de Thenay). Avant 1900, certains affichent leurs conceptions évolutionnistes. La position de ces prêtres est délicate puisqu'ils sont doublement suspectés, d'une part, par leurs collègues préhistoriens (souvent libre-penseurs) et d'autre part, par les catholiques (très largement réticents face à la préhistoire). Ils développent un imaginaire particulier face à l'humanité primitive. Celui-ci rejaillit dans l'étude des vestiges d'art mobilier que leurs sites peuvent fournir. Ils analysent ces documents archéologiques à travers un prisme spiritualiste. Rompant avec la volonté de beaucoup d'évolutionnistes d' "animaliser" l'homme préhistorique, ils tentent de le rattacher à son humanité, à son intelligence (selon eux, don de Dieu), à son souci des morts donc à sa religiosité, et à sa sensibilité pour l'art.

Abstract

After the spread of evolutionary ideas, ecclesiastics were concerned with their position in the field of prehistoric research, particularly in an apologist aim of defending dogma. They attempted to save the literal interpretation of the Bible with a concordance that quickly became obsolete. Some clergy were, however, more open to the idea of the antiquity of man (for example, the abbot Bourgeois and the excavations of Thenay). Before 1900, such clergy presented their evolutionary ideas. The position of these priests was delicate because they were doubly suspect, on one hand by prehistorians (often free-thinkers) and on the other by Catholics (generally reluctant to confront prehistory). They developed a particular image of primitive humanity. This rebounded in the study of mobile art coming from the sites they studied: such objects were analysed through a spiritual prism. Breaking with the will of many evolutionists to "animalise" prehistoric man, these priests tried to reunite man with his humanity, intelligence (according to them, a gift of God), concern with death and thus his religiosity and his sensitivity to art.

Au cours de la deuxième moitié du XIX^e siècle, la principale ligne de partage entre les préhistoriens réside dans leur adhésion au matérialisme ou au spiritualisme. Même si les spiritualistes étaient loin d'être un groupe homogène, ils se rejoignaient fréquemment dans les débats concernant les sépultures paléolithiques, le polygénisme et le monogénisme, la génération spontanée, la théorie de l'évolution appliquée à l'intelligence humaine... Ce partage était-il opérant dans les

interprétations sur l'art mobilier ? Mélangeant aux problématiques de l'histoire de la préhistoire celles de l'histoire culturelle et religieuse, nous tentons dans cette étude de savoir s'il y a eu écart d'interprétation entre les prêtres préhistoriens et le reste de la communauté scientifique au sujet de l'art mobilier. L'environnement culturel des prêtres préhistoriens était intrinsèquement lié au catholicisme, par l'enseignement qu'ils avaient reçu dans les petits, puis dans les grands séminaires. Ensuite par leur pratique quotidienne, beaucoup d'entre eux étaient curés de paroisse ou professeurs dans des écoles catholiques, l'abbé Breuil faisant sur ce dernier point exception. Ceci a dû fortement marquer leur subjectivité et

(*) Université Lumière Lyon II, Centre André Latreille, quai Claude Bernard, 18, F-69365 LYON Cedex 07.

nous allons essayer de découvrir les traces de celle-ci sans tomber dans un déterminisme qui voudrait que chacune de leurs interprétations soit liée à leurs attaches culturelles et religieuses. Il nous faudra questionner la convergence de leurs interprétations, leur relative pérennité, et donc de possibles liens générationnels et intellectuels entre les prêtres préhistoriens. Ils étaient confrontés à deux publics, celui des scientifiques et celui des catholiques. La destination du discours influençait-il son contenu ? Nous voulons interroger l'imaginaire qu'ils développent face aux hommes primitifs par le biais de l'étude de l'art mobilier et voir s'il correspond avec celui des autres membres de la communauté scientifique.

Naissance des prêtres préhistoriens

L'année 1859 correspond en France à la publication de *L'origine des Espèces* de Darwin et à l'authentification par les géologues anglais des découvertes de Boucher de Perthes dans les alluvions de la Somme. Cette année marque le point de départ de l'inquiétude croissante des catholiques face aux nouvelles hypothèses sur l'origine de l'homme. La préhistoire remet en cause la création directe de l'homme par Dieu et l'historicité du péché originel, empêchant ainsi une lecture littérale de la Bible. Les préhistoriens manifestent par rapport aux hypothèses évolutionnistes un intérêt qui révolte les théologiens, pour qui Darwin n'a pas droit de cité. Parmi eux, certains libre-penseurs saisissent l'opportunité d'afficher leur anticléricalisme. Le paradoxe est que cette science naissante, qui avait si mauvaise presse chez les catholiques, a pourtant attiré beaucoup de prêtres à partir des années 1860 jusque vers 1960. Certains ont découvert la préhistoire du fait de la richesse archéologique de leur diocèse, d'autres ont fait sa rencontre au séminaire, comme les abbés Hamard, Breuil, Bouyssonie qui ont reçu comme conseil de leur supérieur ecclésiastique de s'employer à défendre le dogme catholique en pratiquant cette discipline. Nous verrons qu'ils n'ont pas mis en œuvre cette orientation de la même manière.

Antagonisme des interprétations sur l'art mobilier

La première découverte d'un vestige d'art mobilier remonte à 1833 [1], mais c'est en 1864 que cet art est reconnu plus officiellement, lorsqu'Edouard Lartet et Henry Christy publient dans la *Revue archéologique* le résultat des fouilles qu'ils ont effectuées dans les cavernes du Périgord en 1863. Ils utilisent les vestiges d'art mobilier sur os ou sur ivoire comme un argument supplémentaire prouvant la contemporanéité de l'homme et des animaux disparus [2], afin d'asseoir les preu-

ves de l'ancienneté de l'homme. Lartet et Christy déclarent: «*ces œuvres d'art s'accordent mal avec l'état de barbarie inculte dans lequel nous nous représentons ces peuplades*» (1864:264). De fait, certains préhistoriens justifient leurs objections contre ces vestiges en invoquant l'anachronisme: l'existence de cet art ne correspond pas avec l'image que la majorité d'entre eux se font de ceux que l'on nomme alors «*les aborigènes de l'âge du renne*». Toutefois, l'authenticité de cet art mobilier n'a pas été longtemps contestée: très vite en effet, on le rattache au schéma transformiste et il devient une des étapes du chemin par lequel l'homme s'est peu à peu échappé de son animalité. Il restait encore la trace d'un art «*limité*», les hommes préhistoriques ne connaissant pas l'art de la composition et ne gravant que des animaux. Les préhistoriens leur accordaient des qualités d'imitation, et la distraction était leur unique motif.

L'abbé Bourgeois (1819-1878) et son collaborateur de fouille, l'abbé Delaunay rédigent dans la même revue en 1865 un article concernant le mobilier archéologique de la grotte de la Chaise (Vouthon, Charente). Ils y révèlent l'existence de quelques objets d'art mobilier (fig. 1). Parus dans la même revue et à un an de décalage, ces deux articles se prêtent à une comparaison qui ne manque pas d'intérêt. Les abbés Bourgeois et Delaunay n'expliquent pas l'art mobilier par le divertissement, ils attribuent clairement une «*destination superstitieuse*» aux parures, notamment une canine d'ours (Bourgeois & Delaunay 1865:92). Ils n'utilisent pas le terme «*religieux*», presque tabou chez les préhistoriens, mais lui préfèrent le terme «*superstitieux*», peut-être afin de ménager les susceptibilités anticléricales. Même prudente, leur interprétation s'écarte de celle qui a prévalu jusqu'au début du XXe siècle, celle de «*l'art pour l'art*». Ainsi Émile Cartailhac réprovoque-t-il encore, en 1885, l'hypothèse de l'origine magique: «*on pourrait peut-être supposer que ce sont des espèces de fétiches ou tout au moins des amulettes. Mais cette hypothèse a peu de valeur*» (Cartailhac 1885:65). Il opte pour l'hypothèse qui ferait des objets sans destination ornementale des «*études*» où les hommes préhistoriques se perfectionnaient volontairement dans l'art de la gravure. Ceci explique selon lui la récurrence de la superposition de plusieurs gravures qui correspondraient à des essais.

Les abbés Bourgeois et Delaunay font partie des premiers spiritualistes qui présentent une vision originale de l'homme préhistorique par l'art mobilier, beaucoup plus proche de l'homme contemporain que de la brute: «*Les peuplades contemporaines du mammoth [...] n'étaient donc pas, sous le rapport intellectuel, aussi voisins du singe, aussi pithécoïdes, comme on dit aujourd'hui, que le voudrait bien l'école matérialiste. Entre le quadrumane anthropomorphe qui ne sait que chercher sa pâture et l'homme qui possède l'idée esthétique il existe un abîme*» (1865:95). L'art mobilier leur sert d'argument pour établir une distinction entre l'homme préhistorique et son prétendu ancêtre simien. Cette citation témoigne du spiritualisme des abbés, non de leur opposition au transformisme. Même s'il déclare suspendre son jugement dans l'attente de preuves supplémentaires, l'abbé

[1] Pittard (Eugène), "La première découverte d'art préhistorique (gravure et sculpture) a été faite dans la station de Veyrier (Hte Savoie) par le genevois François Mayor", *Revue anthropologique*, juillet-septembre 1929, p. 296-304.

[2] Milne Edwards (Henri), "Sur de nouvelles observations de MM. Lartet et Christy, relatives à l'existence de l'homme dans le centre de la France, à une époque où cette contrée était habitée par le renne et d'autres animaux qui n'y vivent pas de nos jours", *Comptes Rendus hebdomadaires de l'Académie des Sciences*, tome LVIII, p. 401-408.

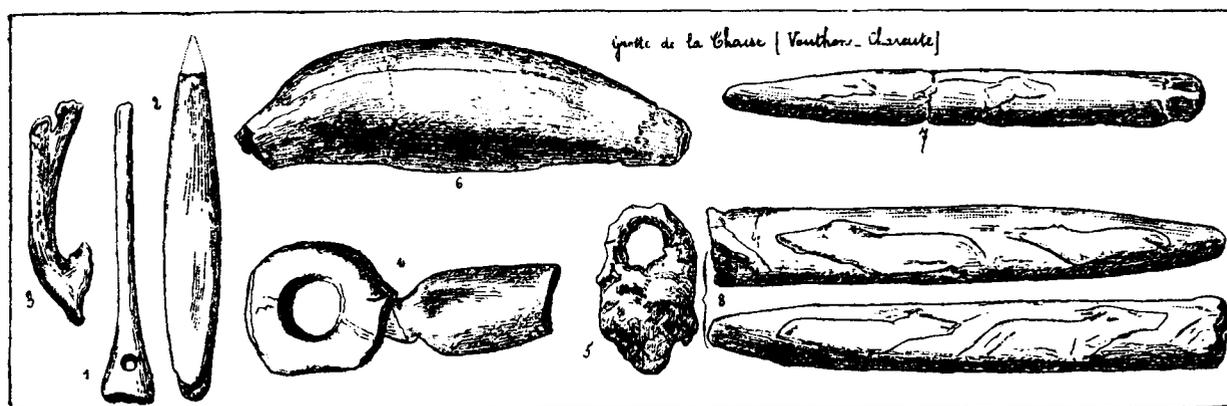


Figure 1. "Objets trouvés dans la grotte de la Chaise" (Houssay 1904:59).

Bourgeois ne se montre pas forcément hostile à cette hypothèse. Pour preuve, lorsqu'il classe les fossiles de sa collection à l'école catholique de Pont-Levoy, il aligne successivement la dentition du *Dinotherium*, celles du *Mastodonte* et de l'*Elephas* (Houssay 1904:91). Loin d'être anodine, cette succession méthodique dénote une certaine influence des thèses transformistes. Rappelons également que dès 1867, l'abbé Bourgeois a eu la hardiesse de vouloir prouver l'existence de l'homme dès l'époque tertiaire, grâce aux vestiges de Thenay (Loir-et-Cher). Si certains ecclésiastiques, comme le Père Leroy, sont prêts à admettre en 1890 l'évolutionnisme appliqué à l'origine du corps humain, ils refusent tous catégoriquement de l'étendre à l'intelligence humaine qui aurait évolué à partir de la matière. L'enseignement catholique, dont les abbés sont imprégnés, affirme que celle-ci est dès le départ un don de Dieu: l'homme possède une nature bien distincte des animaux, qui le situe au sommet de la Création.

L'abbé Bourgeois est minoritaire au sein des ecclésiastiques lorsqu'il essaie d'établir une nette séparation entre ce qui relève de la science et ce qui relève de la foi. Au contraire, le principal souci des apologistes est alors de faire concorder les deux. L'apologétique dominante s'efforce de lutter contre le transformisme en endossant, du moins en apparence, la logique scientifique. Puisqu'on ne peut plus se limiter à l'aspect surnaturel du dogme, il faut chercher à prouver le dogme par des arguments scientifiques. L'enjeu devient suffisamment important pour que certains supérieurs de séminaires orientent des jeunes vers l'étude de la préhistoire. C'est le cas de l'abbé Pierre Hamard (1847-1918) qui devient un des militants les plus représentatifs du concordisme et revendique fréquemment «l'opinion qui voit dans le premier chapitre de la Genèse une page d'histoire et cherche à la mettre d'accord avec les données scientifiques» (Hamard 1897:1051). Professeur à l'Oratoire de Rennes, il est certainement plus apologiste que préhistorien, en effet, il récuse même le terme de «préhistoire», la majorité des conventions des scientifiques et par-dessus tout la classification de Gabriel de Mortillet, tournée vers le progrès inéluctable et simultané des industries et de l'intelligence. Il publie en 1883 un manuel assez volumineux, dont l'objectif affiché dès la préface est de servir de «contrepoison» au système de Mortillet (Hamard 1883:X).

Une des principales motivations de l'abbé est de démontrer la fausseté du transformisme. Il met d'ailleurs un terme prématuré à son activité d'apologiste au début du XXe siècle, quand les découvertes de néanderthaliens se précipitent et qu'il devient de plus en plus difficile d'opposer des arguments scientifiques aux préhistoriens. Ses interprétations sur l'art mobilier participent de la batterie d'arguments qu'il déploie contre la vision de l'homme préhistorique défendue par Gabriel de Mortillet. Il remarque que la qualité esthétique de l'art ne s'améliore pas du Paléolithique au Néolithique, et qu'elle est même en déclin: «preuve nouvelle que le progrès ne s'est point effectué d'une façon continue dans l'humanité. [...] L'homme [...] qui consacrait ses loisirs à représenter par la sculpture et la gravure, avec une fidélité difficile à surpasser, les sauvages animaux au milieu desquels il avait élu domicile, cet homme n'était point l'être abject et simien dont on veut à tout prix nous faire descendre» (Ibid, p. 431-432). Pour l'abbé Hamard, l'art mobilier est une preuve supplémentaire à opposer au transformisme linéaire et à l'ascendance simienne.

Les travaux de l'abbé Bourgeois et surtout de l'abbé Hamard sont loin de connaître le rayonnement que connaissaient les thèses de Gabriel de Mortillet, véritable «mandarin» de la préhistoire. Comment ce dernier interprète-t-il l'art mobilier? Dans un article consacré à «l'art dans les temps géologiques», il remarque avec intérêt l'absence de signes concentriques et surtout du signe de la croix: «dans toutes ces combinaisons de lignes, on ne trouve aucun de ces signes qui, dans les temps actuels, ont passé d'époques en époques en acquérant et conservant un sens mystique et religieux» (Mortillet 1877:890). Il livre également ses impressions personnelles: «Parmi tous les produits artistiques qu'il [l'homme préhistorique] nous a laissés, nous n'en trouvons aucun qui réveille en nous une idée de culte ou de religion» (ibid, p. 892) L'art est profondément naturaliste, il naît de l'imitation désintéressée. Gabriel de Mortillet a nié systématiquement, jusqu'à sa mort en 1898, l'existence des sépultures intentionnelles, en dépit de plusieurs découvertes significatives [3]. À

[3] Nous pouvons citer la controverse qui a opposé Gabriel de Mortillet à l'abbé Tournier au sujet de la sépulture de la grotte des Hoteaux découverte en 1894. L'abbé

travers cette négation, il vise l'hypothétique religiosité des hommes préhistoriques. Mais l'authenticité de l'art mobilier était beaucoup plus difficile à mettre en doute et sa découverte a engagé un bouleversement dans l'image que l'on se faisait des ancêtres. Emile Cartailhac disait d'ailleurs qu'il fallait par conséquent réévaluer la place qu'on leur assignait dans «*l'échelle des races*» (1885:64). Au contraire, soucieux de relativiser ce sursaut de considération pour leur intelligence, Mortillet circonscrit leur goût pour l'esthétique dans des limites bien précises, à distance de tout ce qui peut aller dans le sens du spiritualisme. Même s'il reconnaît qu'ils sont les auteurs de véritables «*chefs d'œuvres*», il dresse un portrait peu flatteur de ces premiers artistes qui ne s'écartent pas du cadre restreint de l'imitation. Il souligne leurs limites, notamment l'incapacité à composer des tableaux. Quand des artistes ajoutent un «*bâton de commandement*» en éliminant une figure précédemment gravée, il en déduit que «*les hommes de cette époque avaient l'esprit léger, sans réflexion, sans prévoyance*» (*ibid.*, p. 891). Libre-penseur et anticlérical, il semble s'être fixé comme objectif de démontrer l'inexistence de sentiments religieux chez les hommes primitifs; «*cette déduction est confirmée par l'absence de toute œuvre monstrueuse, antinaturelle, dans leur industrie artistique. Nous ne retrouvons, dans leurs pendeloques et dans leurs œuvres d'art, que des représentations, plus ou moins naïves et vraies, d'objets naturels. Les religions au contraire, sont toujours basées sur des faits extranaturels, qui donnent naissance en art aux associations les plus anormales, aux monstruosité les plus baroques*» (1897:241). De l'abbé Hamard à Gabriel de Mortillet, il est surprenant de constater combien les mêmes documents archéologiques éveillent des imaginaires opposés.

Un spiritualisme moins attaqué mais plus discret

A partir du début du XXe siècle, l'antagonisme des interprétations sur l'art mobilier devient plus tenu. Les prêtres préhistoriens de la génération formée au début du XXe siècle se convertissent à l'évolutionnisme dans leur grande majorité et n'hésitent pas à le déclarer, considérant le concordisme comme une démarche vaine et dangereuse. Le déclin progressif de l'anticléricalisme joue aussi son rôle, le spiritualisme est moins attaqué, on admet les sépultures paléolithiques et l'art pariétal naguère rejetés. Les «*pratiques magiques*», écrit désormais Salomon Reinach, avaient pour unique objectif «*la conquête de la nourriture*» (Reinach 1903:265): ses théories sur la magie liée à la chasse sont acceptées par la communauté des préhistoriens, à quelques rares exceptions près. Quant aux prêtres préhistoriens, si nombre d'entre eux ont été orientés vers leur spécialité afin de défendre le dogme, ils sont désormais davantage soucieux de faire l'apologie de la préhistoire dans un monde catholique encore largement réfractaire. Toutefois, ils manifestent encore leur originalité spiritualiste, comme leurs aînés, à propos de l'art mobilier, en essayant de prouver l'ancienneté et de légitimer la mentalité religieuse.

Le souci principal des prêtres préhistoriens est d'acquiescer une crédibilité en obtenant des titres universitaires et en effectuant sur le terrain un travail scientifique rigoureux. Il semble que pour bénéficier de la reconnaissance de leurs pairs, ils s'imposent parfois une réserve qui leur fait préférer des termes neutres. Nous avons vu que déjà l'abbé Bourgeois préférait le terme «*superstitieux*» au terme «*religieux*». Ceux de la génération suivante sont encore plus discrets vis-à-vis de leur foi chez les scientifiques. C'est le cas de l'abbé Breuil (1877-1961), qui s'oriente vers l'étude de l'art mobilier à la suite de sa rencontre, en 1897, avec Edouard Piette, alors âgé de 70 ans. Il revendique fréquemment l'héritage de celui qui a posé les premières assises de l'étude de l'art mobilier en France (Breuil 1909). Même s'il n'a jamais écrit d'ouvrage spécifique sur le sujet, il a tout au long de sa carrière publié un grand nombre d'articles sur des objets ou des sites concernant de l'art mobilier. Lors du Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistorique tenu à Monaco en 1906, il expose des «*exemples de figures dégénérées de l'âge du renne*». Il s'agit de travaux qu'il a effectués pour obtenir une habilitation à enseigner à l'Université catholique de Fribourg. Pas une seule remarque, dans cette communication, ne témoigne en faveur d'une spiritualité des hommes préhistoriques: cet art est à but ornemental, «*la thèse de l'étroite dépendance, dans l'art quaternaire, du dessin figuré et de l'ornementique n'en demeure par moins désormais inébranlable*» (Breuil 1907:401). Même pendant la discussion, l'abbé Breuil ne fait aucun écho à ce que déclare Salomon Reinach: «*M. Reinach admet, en substance, la théorie exposée par M. l'abbé Breuil. Il pense que la présence de motifs tout à fait stylisés et méconnaissables, parmi les gravures de l'âge du renne, vient à l'appui de l'hypothèse qui attribue à ces motifs une signification religieuse et symbolique*» (*Ibid.*, p. 402).

Remarquons que cette réserve s'estompe dans les articles parus dans des publications catholiques. Cinq ans plus tard, les abbés Breuil et Bouyssonie signent ensemble un article pour le *Dictionnaire apologétique de la foi catholique* dirigé par l'abbé d'Alès. L'abbé Breuil, auquel était initialement confiée la rédaction de l'article, en a chargé ses amis les abbés Bouyssonie. Il en contrôle cependant le contenu, réel compromis entre les données de l'archéologie préhistorique et ce qu'il est possible d'énoncer publiquement aux catholiques en 1912. La tâche est délicate, car le directeur de publication pose ses conditions quant au contenu de l'article: il ne faut évoquer ni la possible ascendance simienne de l'homme, ni l'épineux problème de la chronologie. Amédée Bouyssonie écrit à l'abbé Breuil: «*naturellement, ce que nous disons est trop gênant pour qu'ils l'avalent sans faire la grimace* [4]». La sous-partie de l'article intitulée «*Rôle de l'art quaternaire, Religion*» se révèle beaucoup moins problématique pour l'abbé d'Alès. Ils s'interrogent sur la destination des œuvres d'art mobilier sur support non utilitaire: «*On a pensé de cer-*

Tournier datait cette sépulture du Paléolithique grâce à la présence à proximité du squelette d'un bâton percé orné d'un cerf bramant, typique de l'Âge du renne.

[4] Lettre d'Amédée Bouyssonie envoyée à l'abbé Henri Breuil, de Cublac, datée du 20 décembre 1911. Fonds Jean Bouyssonie, Archives du Muséum National d'Histoire Naturelle, Paris.

tains objets très délicats et très soignés, qu'ils n'étaient pas destinés à l'usage ordinaire [...] on se demande si ce ne sont pas des objets votifs. Parmi les os sculptés ou gravés avec soin, les uns comme les propulseurs peuvent avoir été des objets usuels et présenter des traces d'usage; les autres ne répondaient qu'au désir de faire œuvre belle. Mais dans ce second cas, était-ce pour le simple plaisir de l'homme ou pour être de quelque manière offert à la divinité, pour être rattaché à quelque chose de surnaturel ?» (1912:481). Ils penchent pour la deuxième solution et comparent les bâtons de commandement «aux baguettes des sorciers».

Jean Bouyssonie (1877-1965), co-chambriste de Henri Breuil au séminaire de Saint-Sulpice, est gagné à son tour par la passion de l'archéologie préhistorique. Il fouille le site très riche en plaquettes gravées de Limeuil en Dordogne et publie le résultat de ses recherches avec Louis Capitan en 1924. Il avance sa propre interprétation d'un rite de «*destruction rituelle*» des plaquettes qui sont pour certaines noircies par le feu et brisées (1924:40) [5]. Mais ce n'est curieusement pas ce volumineux ouvrage sur l'art mobilier qui nous renseigne de manière plus complète sur les interprétations de l'abbé. Nous trouvons davantage d'éléments de réponse dans les «*Chroniques de préhistoire*» d'une revue catholique [6]. Les hypothèses qu'il établit avec son frère et compagnon de fouille Amédée sont en effet plus ouvertement spiritualistes. Peut-être est-ce afin de rassurer ou de convaincre les catholiques encore perplexes face aux hommes préhistoriques qu'ils rattachent l'humanité primitive à la communauté des croyants ? Sans doute aussi peuvent-ils laisser plus librement cours à leur imaginaire dans cette revue où ils ne risquent pas de heurter le public plus exigeant des scientifiques.

Les abbés Bouyssonie intègrent l'action de graver les supports mobiliers dans la gestuelle religieuse des hommes du Paléolithique. Ils inscrivent les différents vestiges artistiques dans deux temporalités différentes. Alors que les grottes auraient connu des rites liés à des «*événements extraordinaires*», les gravures sur os ou sur pierres étaient rattachées à «*des rites de plein air, devant des figurations*» (1929:740). Pratique religieuse au quotidien, l'art mobilier se distingue de l'art pariétal, qui revêt une dimension plus secrète et plus monumentale. Nous retrouvons la même distinction chez l'abbé Breuil qui a dessiné une scène représentant un artiste préhistorique gravant une plaquette (Breuil 1949; fig. 2). Cette image nous offre l'occasion de saisir la manière dont l'abbé imaginait la conception des œuvres d'art mobilier. Née de l'observation des animaux et de la chasse, on voit qu'elle n'était pas forcément liée à un rituel compliqué, alors que les autres dessins de l'abbé Breuil concernant l'art pariétal faisaient intervenir plus

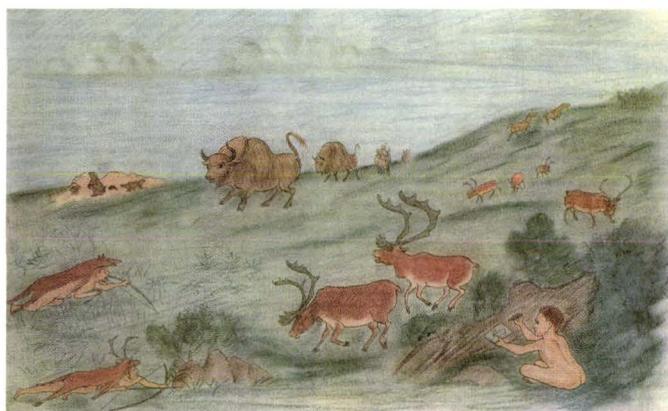


Figure 2. Homme préhistorique gravant une plaquette, dessin d'Henri Breuil (1949:76).

de personnages, des sorciers, des danses, de la musique...

La destination magique est affirmée à de nombreuses reprises, pas seulement par les prêtres préhistoriens, mais par la majorité des scientifiques. L'originalité des interprétations des abbés Bouyssonie réside dans le fait qu'ils veillent souvent à distinguer religion et magie. Sur ce point, ils sont absolument solidaires des observations et des hypothèses d'autres catholiques ou ecclésiastiques ethnologues (Mgr Bros, le Père Schmidt) ou historiens des religions (le Père Mainage, professeur à l'Institut Catholique de Paris). Selon eux, la «révélation primitive» et la religion auraient précédé la magie: «*La magie [...] suppose une croyance préalable à la divinité. Cette croyance pouvait, dès cette époque, être en partie désintéressée et constituer une vraie «piété». Il serait même étrange que la première idée que l'homme se fit de la divinité fût celle d'une puissance sur laquelle on pouvait exercer une action irrésistible. Il est bien plus normal que la raison humaine, découvrant l'existence d'un être supérieur et organisateur, reste d'abord comme interdite devant lui et ne cherche que par la suite à se servir de lui pour satisfaire ses appétits*» (Bouyssonie 1929:742). L'abbé Breuil, plus prudent, n'a jamais tenté d'affirmer le monothéisme primitif.

Les plaquettes gravées: archives de la religiosité des hommes préhistoriques

Cette «religion primitive» avait aussi ses fidèles: «*de ces prières, des pratiques de dévotion qui ont pu exister chez nos lointains ancêtres, il n'est rien resté, sauf, peut-être, certains gestes figurés: des dessins d'hommes ont les bras levés*» (Bouyssonie 1929:742). L'abbé Breuil attire également l'attention sur la récurrence de la figuration de ces «orants»: «*Ces bras levés, nous les retrouvons [...] plusieurs fois parmi les os gravés et sculptés de nos stations [...] Rappelons seulement la célèbre femme avec collier et bracelets, exhumés de Laugerie-Basse.*» (fig. 3; Breuil & Cartailhac 1906:52). Breuil met en rapport ces vestiges d'art mobilier avec les gravures de la Grotte d'Altamira. Voici ce qu'il écrit des «orants» qu'il y a découverts: «*On ne peut passer sous silence l'analogie de ce geste, celui qui, de toute antiquité, et chez presque*

[5] L'abbé Breuil évoque lui aussi, en 1951, la "destruction rituelle" de certaines œuvres d'art mobilier (Bison d'Isturitz) expression selon lui d'un rite funéraire consécutif de "la mort de leur propriétaire" (Breuil, 1951:200).

[6] La Revue apologetique doctrine et faits religieux, fondée par l'abbé Guibert, supérieur d'Henri Breuil et Jean Bouyssonie au séminaire Saint-Sulpice.

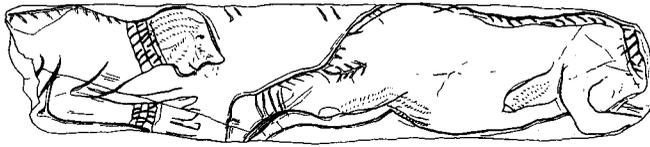


Figure 3. Deux femmes citées par l'abbé Breuil comme des "orantes", relevé de Léon Pales (1976, fig. 28, p. 81).

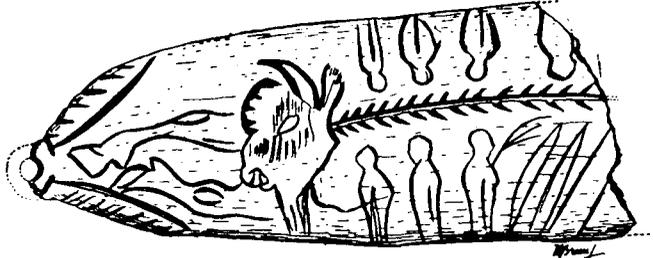


Figure 4. "Lame d'os, de Raymonden, montrant deux rangées d'hommes, simulant un cortège, une tête et des pattes de Bison" (Breuil, Capitan & Peyrony, 1910, fig. n°211, p. 222).

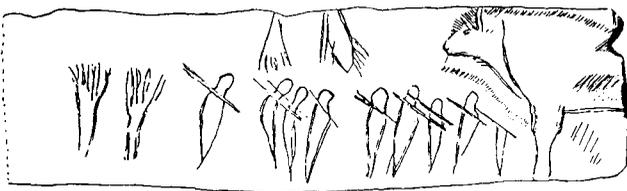


Figure 5. "Côte gravée de l'abri du Château des Eyzies, d'après Peyrony" (Capitan, Breuil & Peyrony, 1924, les Combarelles aux Eyzies, p. 111, fig. n°102).

tous les peuples, indique la supplication et la prière» (Breuil & Cartailhac 1904:637) [7]. Georges-Henri Luquet, psychologue et historien de l'art qui a travaillé à comparer les dessins préhistoriques avec ceux des enfants, ne considère pas que l'on puisse voir dans ces figurations d'hommes aux bras relevés une attitude d'adoration. L'analogie des figures humaines avec celle des animaux lui suggère que le plus souvent, suivant leur habitude de représenter des animaux, les artistes ont figurés «des quadrupèdes redressés verticalement». Les bras redressés peuvent alors selon lui s'expliquer hors de toute intention magique. (Luquet 1910:423). Léon Pales a aussi jugé bien plus tard que l'interprétation des «orants» était abusive.

L'abbé Amédée Bouyssonie, dans une étude publiée en 1944 dans la revue *Christus*, mentionne deux exemples issus de l'art mobilier qui prouvent selon lui l'existence de cultes: «Dans les scènes dessinées, il y a peut-être la reproduction d'une cérémonie culturelle. Deux gravures sur os, l'une de Raymonden, publiée par l'abbé Breuil (fig. 4), l'autre à l'abri du Château, publiée par M. Peyrony (fig. 5), donnent l'im-

[7] Cité par Léon Pales, 1976, p. 83.



Figure 6. "Plaque de schiste de Lourdes", Relevé Henri Breuil (Capitan, Breuil & Peyrony 1924, fig. 98, n°3).

pression d'une procession de personnages plus ou moins stylisés ou revêtus de costumes spéciaux, tenant un bâton ou une palme à la main et sur l'épaule et se dirigeant vers un bison» (1944:17). L'art mobilier nous transmet donc, selon ces préhistoriens, des images vraisemblables de manifestations de piété collective.

Autres acteurs de la «religion» des préhistoriques, les «sorciers». L'abbé Breuil les considère le plus souvent comme des officiants ou des divinités. Il interprète une plaquette gravée des Espélugues (Lourdes) comme la figuration d'un être qui combinait des caractères humains et animaux (fig. 6), comme le célèbre sorcier de la Grotte des Trois-Frères (Ariège). Le relevé et l'interprétation de l'abbé Breuil ont été révisés et contredits par Sophie Tymula (1994:12). L'abbé Breuil interprète aussi comme une scène d'exorcisme une plaquette gravée qu'il a découverte à la Marche en 1940. Dans sa biographie, il en donne la description suivante: «une grande figure masculine, vociférant les bras levés, paraissant évoquer ou exorciser les esprits, figurés par des masques grotesques [8]» (fig. 7). Dans le livre qu'il publiera avec Raymond Lantier, il l'interprétera comme «une scène d'évocation ou d'exorcisme d'êtres spirituels» (1951:198).

[8] Cité par Léon Pales, ibid, planche 155.



Figure 7. Plaquette gravée de la Marche, relevé Léon Pales (1976, observation n°60, planche 155).

Conclusion

Le partage entre croyants et libre-penseurs ne s'est pas fait sur l'acceptation ou non de l'évolution et de la haute antiquité de l'homme. Il s'est fait sur la manière d'imaginer l'humanité primitive par le biais de l'interprétation des documents archéologiques, en l'occurrence des vestiges d'art mobilier. Deux tendances se sont dessinées. L'une matérialiste cherchait à «animaliser» les hommes préhistoriques pour accréditer les thèses évolutionnistes; l'autre, spiritualiste, insistait sur leur intelligence et les vestiges témoignant de leur religiosité. L'art mobilier était mis à contribution par les préhistoriens pour asseoir leurs choix scientifiques, parfois même philosophiques. Ainsi, par exemple, le faisaient-ils témoigner pour appuyer ou démolir l'hypothèse transformiste. La manière dont les préhistoriens concevaient leur société idéale (laïcisée ou ancrée dans le religieux) engageait des conséquences sur leur vision de l'homme primitif. La religiosité était donnée comme une norme naturelle chez les spiritualistes qui faisaient donc remonter la tradition religieuse dès l'origine, alors que les matérialistes voyaient celle-ci comme une construction plus tardive, presque pathologique par rapport à l'état de nature. Le débat perd en intensité à partir des années 1900-1910 car le transformisme linéaire posé en dogme par Gabriel de Mortillet s'estompe, la complexité de la vie culturelle des hommes préhistoriques est reconnue, et les prêtres préhistoriens soucieux de se démarquer du concordisme se font discrets sur leur foi. Ils sont également moins confrontés à l'anticléricalisme.

Leur originalité, si elle est moins marquée, demeure

pourtant. Ils convoquent un imaginaire différent de celui des autres préhistoriens. Ils considèrent le sentiment religieux comme inné en chaque homme. Les vestiges d'art mobilier leur donnent des arguments supplémentaires, car on peut vérifier l'ancienneté des expressions de cette religiosité sur certains os gravés où l'on voit des orants, des processions, des sorciers, des scènes d'exorcisme... Les abbés Bouyssonie considèrent la magie préhistorique comme une conséquence du péché originel: «*Le péché originel ne pourrait-il pas avoir été une tentation et une tentative de magie ?[...] Au lieu d'une vie simple et docile sur une terre féconde, l'homme aurait rêvé d'une puissance indéfinie, qui serait son œuvre à lui plutôt que celle de Dieu, en apparence du moins, et où il serait maître des forces occultes et même des forces surnaturelles enchaînées à des rites et à des incantations*» (1932:457). Les hommes préhistoriques ne s'inscrivent pas dans un âge d'or, fait de divertissement, mais dans la continuité du péché originel, source d'une décadence et d'une régression qui portent les hommes à adorer des «idoles» animales. Le terme «*superstitieux*» qu'employait l'abbé Bourgeois contenait aussi certainement cette connotation puisqu'il déclarait que les hommes préhistoriques avait «*dû oublier les traditions religieuses*» (Bourgeois 1863). Cet imaginaire se rattache presque davantage à celui des missionnaires catholiques qui partent évangéliser l'Afrique aux XIXe et XXe siècles (et qui ne considèrent pas autrement la religion des peuples autochtones) qu'à celui de leurs collègues préhistoriens. Les ethnologues catholiques comme les prêtres préhistoriens oscillent entre leur dégoût pour les pratiques idolâtres et une certaine satisfaction de voir confirmée dans leurs interprétations l'universalité de la «révélation primitive» faite aux hommes.

Il ne faut pas forcément mettre ces interprétations spiritualistes au compte de l'apostolat. Nous savons que si certains de ces prêtres préhistoriens ont été orientés dans ce but, ils étaient davantage soucieux de faire l'apologie de la préhistoire et parfois de l'évolutionnisme dans les milieux catholiques. Si notre étude met l'accent sur les emprunts subjectifs, il serait cependant injuste de leur donner le premier rôle, surtout chez des hommes qui tenaient l'objectivité scientifique en si haute estime. À partir du début du XXe siècle, la majorité d'entre eux ont voulu séparer les domaines de la théologie et de la science, au risque de difficultés avec la hiérarchie qui s'alertait souvent de leur hardiesse. Mais comment expliquer la convergence de certaines de leurs interprétations autrement que par des emprunts à de semblables références culturelles et religieuses ? Il serait pour autant très excessif de réduire tous leurs travaux sur l'art à la simple expression: «avoir les yeux de la foi».

Bibliographie

CARTAILHAC E., (1885) - Œuvres inédites des artistes chasseurs de rennes. *Matériaux pour l'histoire primitive et naturelle de l'homme*, Paris, tome II (3e série), p. 64.

BOURGOIS L., (1863) - Simple causerie sur les découvertes relatives à l'homme fossile. *Bulletin de la Société archéologique du*

Vendômois, p. 817.

BOURGEOIS L. & DELAUNAY, (1865) - Notice sur la Grotte de la Chaise. *Revue Archéologique* XII:90-94.

BOUYSSONIE A., (1944) - La religion des temps préhistoriques (épreuves corrigées), *Christus*, p. 39-75 (archives de l'École Bossuet à Brive).

BOUYSSONIE A. & J., (1929) - Chronique de préhistoire, *Revue apologetique, doctrine et faits religieux*, tome XLVIII, Paris, Beauchesne, p. 735-754.

BOUYSSONIE A. & J., (1932) - Chronique de préhistoire, des faits des idées, des livres, *Revue apologetique, doctrine et faits religieux*, tome LV, Paris, Beauchesne, p. 455-478.

BOUYSSONIE A. et J., BREUIL H., (1912) - L'homme préhistorique d'après les documents paléontologiques, article «Homme» extrait du *Dictionnaire apologetique de la Foi catholique*, Paris, Beauchesne, p. 461-492.

BOUYSSONIE J. & CAPITAN L., (1924) - *Un atelier d'art préhistorique, Limeuil, son gisement à gravures sur pierres de l'âge du renne*, Paris, Nourry, 41 p. et XLIX planches.

BREUIL H., (1907) - Exemple de figures dégénérées et stylisées à l'époque du renne, *Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistorique, 1906, Compte rendu de la treizième session*, t. I; Monaco, p. 394-403.

BREUIL H., (1909) - L'évolution de l'art quaternaire et les travaux d'Édouard Piette, *Revue archéologique* XIII (4e série), 35 p.

BREUIL H., (1949) - *Beyond the bounds of history, scenes from the old stone age*, Londres, Gawthorn.

BREUIL H., - XIII, Art et industries paléolithiques supérieures (1901-1905), *Autobiographie* (rédigée entre 1940 et 1944), p. 189-190, Archives inédites du Musée des Antiquités Nationales à Saint-Germain-en-Laye.

BREUIL H. & CARTAILHAC E., (1904) - Les peintures et gravures murales des cavernes pyrénéennes, *L'Anthropologie* XV:625-644.

BREUIL H. & CARTAILHAC E., (1906) - *La caverne d'Altamira à Santillane près Santander (Espagne)*, Monaco.

BREUIL H., CAPITAN L., PEYRONY D., (1910) - *La caverne de Font-de-Gaume aux Eyzies (Dordogne)*, Monaco, 268 p.

BREUIL H. & LANTIER R., (1951) - *Les hommes de la pierre ancienne (Paléolithique et Mésolithique)*, Paris, Payot, 334 p.

GROENEN M., (1994) - *Pour une histoire de la préhistoire*, Grenoble, Éditions J. Millon, 603 p.

HAMARD P., (1883) - *L'âge de la pierre et l'homme primitif*, Paris, René Haton, 503 p.

HAMARD P., (1897) - article «Cosmogonie mosaïque», *Dictionnaire de la Bible*, 1034-1054.

HOUSSAY Fr., (1904) - *L'œuvre de l'abbé Bourgeois*, Paris, 111 p.

LARTET E. & CHRISTY H., (1864) - Sur des figures d'animaux gravées ou sculptées et autres produits d'art et d'industrie rapportable aux temps primordiaux de la période humaine. *Revue archéologique* IX:233-267.

LUQUET G.-H., (1926) - *L'art et la religion des hommes fossiles*, Paris, Masson et Cie, 229 p.

LUQUET G.-H., (1910) - Sur les caractères des figures humaines dans l'art paléolithique, *L'Anthropologie*, p. 409-423.

MAINAGE Th., (1921) - *Les religions de la préhistoire, l'âge paléolithique*, Paris, Desclée de Brouwer, Picard, 438 p.

MORTILLET G. de, (1877) - L'art dans les temps géologiques, [Cours d'anthropologie préhistorique à l'École d'anthropologie de Paris]. *La revue scientifique de la France et de l'étranger* 38(2e série):890.

MORTILLET G. de, (1897) - *Formation de la nation française*, Paris, Alcan, p. 241.

PALES L., avec la collaboration de TASSIN DE SAINT PEREUSE M., (1976) - *Les gravures de la Marche, Tome II, Les humains*, Ophrys.

REINACH S., (1903) - L'art et la magie à propos des peintures et des gravures de l'âge du renne. *L'Anthropologie* XIV:257-266.

REINACH S., (1913) - *Répertoire de l'art quaternaire*, Paris, Leroux, 205 p.

RICHARD N., (1993) - De l'art ludique à l'art magique, interprétations de l'art pariétal au XIXe siècle. *Bulletin de la Société Préhistorique Française* 90(1-2):60-68.

TYMULA S., (1994) - La révision des gravures du «Sorcier» de la plaque des Espéluques-Calvaire à Lourdes (Hautes-Pyrénées). *Antiquités Nationales* 26:7-16.